

Regards croisés anarchistes sur Émile Zola et le naturalisme

Vittorio FRIGERIO
Dalhousie University

“France, a country with a realistic approach to everything except politics.”¹

ABSTRACT

*Secular patron saint of the libertarian movement, French Tolstoy in the making, and potential standard bearer of the cause public opinion decidedly resists, that is, the anarchist analysis of society; or a bourgeois profiteer, cynical and immoral, building a reputation and an affluence on the backs of the popular classes and their misfortunes, by means of deceptive literary representations of a milieu he knows practically nothing about? According to different situations and points of view, Émile Zola might have been all of the above for the anarchist militants, critics, journalists, and writers, who were following the trajectory of his career and commented abundantly in their journals and pamphlets. This article, which is a continuation and deepening of the subject of my book *Émile Zola au pays de l'anarchie* (2006), examines the image of Zola conveyed by outstanding figures from the libertarian movement of the fin-de-siècle period, writers also of more or less renown: Han Ryner, Gérard de Lacaze-Duthiers, Victor Méric, and André Girard. By establishing connections among these authors' texts devoted to Zola, we piece together a complex and contradictory image of the writer, which takes shape in the writings of intellectuals close to the anarchists' Black Flag, and we gain an understanding of the position of naturalism in the development of their literary theories and their search for a definition of genuine anarchist literature.*

RÉSUMÉ

*Saint patron laïc du mouvement libertaire, Tolstoï français en devenir, porte-drapeau potentiel de la cause auprès d'une opinion publique obstinément réfractaire à l'analyse anarchiste de la société; ou alors profiteur bourgeois, cynique et immoral, qui se construit réputation et aisance sur le dos des classes populaires et de leurs malheurs à travers des représentations littéraires trompeuses de milieux dont il ignore presque tout. Selon les cas et les points de vue, Émile Zola a pu être un peu de tout cela pour les militants, critiques, journalistes et écrivains anarchistes qui ont suivi son parcours et l'ont abondamment commenté dans leurs revues et leurs pamphlets. Cet article, qui constitue une continuation et un approfondissement du sujet de mon livre *Émile Zola au pays de l'anarchie* (2006), examine l'image de Zola véhiculée par les écrits de quatre figures marquantes du mouvement libertaire français de l'entre deux siècles, également écrivains de plus ou moins grand renom: Han Ryner, Gérard de Lacaze-Duthiers, Victor Méric et André Girard. À travers la mise en rapport des textes qu'ils ont consacrés à Zola, nous visons à reconstituer l'image complexe et contradictoire de l'écrivain qui a pu se former parmi les intellectuels proches du*

¹ Leslie Charteris, “A Better Mousetrap,” *The Saint in the Sun* (London: Coronet Books, 1972) 11.

drapeau noir, ainsi que la position du naturalisme dans le développement de leurs théories de la littérature et dans leur quête de définition d'une véritable littérature anarchiste.

Zola, pour les anarchistes, est un et trine comme le bon Dieu. Il y a l'homme, il y a l'écrivain, et il y a le mouvement littéraire qu'il a fondé, et sa réputation, comme celle du bon Dieu, est largement sujette à caution. Entre rejet méprisant et admiration inconditionnelle, le romancier connaît plusieurs incarnations symboliques dans l'imaginaire libertaire – incarnations parfois fort différentes, mais ayant du moins le mérite de témoigner clairement de la centralité de l'écrivain dans les débats sociaux et politiques de son époque, et de la permanence de son image pendant les décennies qui ont suivi son décès. Pour les libertaires, Zola, l'homme, incarne l'engagement, la possibilité pour l'individu isolé de s'élever contre le pouvoir, de se battre et de vaincre, uniquement armé de sa foi, dans une justice transcendante. L'écrivain représente l'entrée irrésistible dans la littérature des classes populaires, avec tous leurs défauts, parfois flagrants, que les anarchistes, peu portés à l'idéalisation des pauvres, connaissent et dénoncent aussi. Le mouvement littéraire, quant à lui, peut représenter une façon de concilier le culturel et le social et de stimuler, à travers une représentation objective de la vie, sa transformation dans un sens révolutionnaire. Mais le chemin de Zola – l'homme et le symbole – et celui des anarchistes est loin d'être simplement convergent. C'est qu'à l'intérieur même du mouvement, dont les courants sont nombreux, les approches peuvent se révéler sensiblement différentes et les jugements opposés les uns aux autres. D'où l'utilité, pour mieux saisir la nature de ces rapports complexes, de les analyser à travers quelques exemples marquants, éclairants dans leurs points de contact comme dans leurs contradictions.²

Zola “prostitué” : Han Ryner

Aux yeux de bien des anarchistes, Zola, dès sa descente dans l'arène politique lors de l'affaire Dreyfus, doit tout d'abord pouvoir se différencier de la masse des représentants de sa catégorie : celle des écrivains. C'est là une catégorie dont la réputation n'est pas précisément stellaire au sein d'un mouvement qui a vu transiter dans ses rangs bien des intellectuels en quête de publicité, fascinés par la révolution conçue comme expérience esthétique, mais prêts à laisser rapidement tomber les militants lorsque la répression de l'état s'abat sur eux. Zola n'est-il pas simplement un cas de plus d'écrivain assoiffé de gloire et plus soucieux de réclame que de principes ? Distinguer Zola de la masse des girouettes ne va pas de soi. “Malheureusement, beaucoup d'artistes sont des prostitués ! Ils ne sont pas des créateurs de choses belles et nobles, mais des ambitieux qui flattent le mauvais goût du jour. Rares sont les exceptions !”³

Ainsi s'exprime dans un roman d'André Lorulot⁴ le personnage de Narsaggis, un philosophe égaré dans le milieu anarchiste individualiste, qui rappelle furieusement, par son apparence barbue et chevelue et ses discours empreints de philosophie stoïcienne, l'écrivain Han Ryner.⁵ À qui pouvait-il faire allusion ? Étant donné l'étendue considérable des antipathies de

² Cette réflexion vient poursuivre et compléter l'analyse proposée dans mon livre *Émile Zola au pays de l'anarchie* (Grenoble: ELLUG, 2006).

³ André Lorulot, *Chez les loups* (Conflans-[Sainte] Honorine): Éditions de l'Idée libre, 1922) 94.

⁴ Anarchiste individualiste, cofondateur du journal *L'Anarchie*, proche de l'illégalisme, Lorulot publia un grand nombre d'ouvrages anticléricaux.

⁵ Je renvoie pour cet auteur à l'article qui lui est consacré dans mon livre *La littérature de l'anarchisme. Anarchistes de lettres et lettrés face à l'anarchie* (Grenoble: ELLUG, 2014).

Ryner dans le milieu culturel, nous avons l’embarras du choix. Mais on risquerait difficilement de faire fausse route en supposant qu’il ait pu se référer à celui qui, entre 1889 et 1897, en l’espace de huit ans, s’était présenté dix-neuf fois à l’Académie Française,⁶ prouvant de ce fait une persévérance – ou un entêtement – que même ses pires détracteurs ne lui nièrent jamais.

Zola figure en effet parmi les auteurs dont le vrai Ryner offre un éreintement en bonne et due forme dans une série d’articles critiques réunis sous le titre *Prostitués*,⁷ qui constitue le pendant, pour le sexe fort, des études qu’il avait consacrées aux “bas-bleus” dans la rubrique “Le Massacre des Amazones,” qu’hébergea la revue symboliste *La Plume* à partir de 1897.⁸ En 1904, Ryner, qui avait brièvement flirté avec l’approche naturaliste à ses débuts, est déjà bien avancé dans la création de son esthétique personnelle, au ton archaïque, inspirée des philosophes antiques. Il a surtout déjà établi une solide réputation d’inflexibilité qui contribuera à sa marginalisation progressive dans le milieu littéraire⁹ et à sa réputation d’honnêteté intransigeante, particulièrement appréciée chez les anarchistes, qui se font un point d’honneur de détester les chapelles littéraires.

Alors que les autres auteurs ne sont traités que dans les limites de l’article qui leur est consacré, le romancier naturaliste apparaît à plusieurs reprises dans cet ouvrage. Ryner liquide tout d’abord Zola et son travail au détour de quelques réflexions sur Paul Adam. Il déplore chez les deux auteurs le “didactisme [qui] tue l’art et la vie” (Ryner 58) et les accuse d’avoir “mis en romans lourdement longs tout le mécanisme moderne” (Ryner 57). Le reproche principal de Ryner – guère novateur – est qu’il n’y a dans tous leurs livres “pas un seul être vivant ou harmonieux”; selon lui, Adam et Zola produiraient en guise d’œuvres des “néants laborieux,” Ryner concède toutefois que des deux, “Zola [l]’irrite moins,” car s’il fut “impuissant à créer un personnage,” il donna “une vie étrange, parfois vigoureuse et presque humaine, aux massives machines. Et, en sa bonne époque, il agita souvent d’un geste robuste la vie élémentaire et formidable d’une foule” (Ryner 58). Guère psychologue, mais impressionnant par son énergie brute, Zola aurait néanmoins quelques qualités, qui, bien qu’insuffisantes, selon Ryner, permettraient de créer une œuvre authentiquement durable. Pour exprimer ses réserves, Ryner adopte à l’égard de Zola – sans néanmoins vouloir faire une analogie excessivement louangeuse – l’image plus positive (et d’ailleurs zolienne) de l’écrivain-ouvrier, du travailleur:

Zola, certes, n’était pas un architecte. C’était, du moins, un maçon aux reins solides. Il dressait, avec les pierres volées, des murs effroyables, rectilignes, sans fenêtres, je ne sais quels remparts qui écrasent encore de leur masse inutile les verdure. Et dans ces énormités il ne ménageait point le mortier. Tout cela croule déjà; mais, les premiers jours, la masse monstrueuse étonnait, imposait l’idée d’une force. (Ryner 59)

⁶ Voir Sarah Al-Matary. *La Haine des clercs. L’anti-intellectualisme en France* (Paris: Seuil, 2019) 93. Ce chiffre est à disputer. Voir aussi l’article de Francis Lacoste dans ce volume, note no. 5.

⁷ Han Ryner, *Prostitués. Études critiques sur les gens de lettres d’aujourd’hui* (Paris: Société parisienne d’édition, 1904). Parmi les nombreuses cibles de Ryner figurent Maurice Barrès, Léon Bloy, Paul Bourget, Anatole France, Remy de Gourmont, Catulle Mendès, Henry de Régnier et bien d’autres. Désormais, toute référence à cet ouvrage sera indiquée entre parenthèses dans le texte, avec l’indication Ryner.

⁸ Sur ce sujet on lira l’article de Nelly Sanchez, “*Le Massacre des Amazones: Une reconnaissance des femmes de lettres?*” *Cédille, revista de estudios franceses* 20 (2021): 21-33.

⁹ Dans un article (sans titre) paru lors de sa disparition, Gérard de Lacaze-Duthiers, faisant écho à l’opinion reçue dans son milieu, affirma que “[s]a fière indépendance lui avait fermé toutes les portes,” *Ésope. Journal d’action intellectuelle* (1^{er} janvier 1938).

Serait-ce abusif d'identifier dans cette métaphore l'allusion xénophobe chère aux critiques conservateurs, qui dénonçaient l'œuvre de Zola car dictée par une sensibilité étrangère, irrémédiablement différente du "génie" traditionnel français? Ryner n'insiste pas, mais cette comparaison avec un maçon, même "aux reins solides," n'était peut-être pas nécessairement flatteuse pour le fils d'un immigré italien.

Zola surgit une deuxième fois dans *Prostitués* lorsque Ryner évoque l'un de ses plus vigoureux pourfendeurs, Léon Bloy, qui, dans son *Je m'accuse*, dénonçait la pauvreté du style et de la pensée zoliennes, refuges poussiéreux d'"inusables clichés."¹⁰ Ryner se dit sur la même longueur d'ondes que le pamphlétaire catholique, affirmant que "la pensée de [...] ce 'Christophe Colomb du Lieu-Commun,' est, en effet, assez faible pour qu'on puisse, sans injustice excessive, proclamer son néant" (Ryner 138). Néanmoins, il choisit de prendre partiellement ses distances d'avec Bloy, distinguant un Zola d'avant et un Zola d'après. S'il condamne ainsi les *Évangiles* et les *Trois villes*, empreints de ce "didactisme" qu'il avait identifié et dénoncé auparavant, il prend néanmoins la peine de reconnaître un minimum de qualités au romancier des *Rougon-Macquart*:

Je ne méprise pas moins que [Bloy] les derniers livres de Zola. Il est visible que ce romancier épuisé jusqu'à la lie n'avait plus rien à dire depuis longtemps et qu'il continuait à travailler pour gagner de l'argent. Peut-être aussi la besogne mécanique de remonter ses vieilles marionnettes et de ranger dans un ordre différent toute sa vieille armée de formules invariables, lui était nécessaire comme un mouvement endormeur, comme un balancement monotone sans lequel il eût craint de s'éveiller enfin à la douleur de penser. Mais pour certaines pages anciennes, pour tels mouvements de foule, par exemple, qui traversent *Germinal* ou *La Fortune des Rougon*, j'en appellerais de la condamnation trop générale de Léon Bloy. (Ryner 140)

Mais le Zola qui attire véritablement l'attention de Ryner n'est pas celui-là. C'est le paladin de l'affaire Dreyfus, ce "vomissement" (Ryner 289), auquel Ryner consacre des pages qui ont le mérite de résumer l'attitude initiale d'un vaste pan du milieu anarchiste face au procès du capitaine injustement accusé.¹¹ Ryner sent la nécessité d'expliquer le choix d'intégrer au volume ces quelques pages, parues initialement en mars 1901 dans la revue *Les Partisans*.¹² Mais s'il donne l'air de se justifier, il le fait en réitérant sa position avec l'intransigeance qui lui est habituelle, même après que le processus de sanctification de Zola, décédé depuis, est bien entamé. Ces pages, dit-il, "[j]e les reproduis sans modification, mon opinion n'ayant pas varié. Aujourd'hui ne peut rien sur hier et la mort de Zola n'a rien changé à la vie de Zola, n'a enlaidi ou embelli aucun de ses gestes" (Ryner 289).

¹⁰ Léon Bloy, *Je m'accuse* (Paris: la Maison d'art, 1900) 12. Sur le rapport des anarchistes avec Bloy, je renvoie à mon livre "On n'arrête pas le progrès" et autres vérités discutables. 50 lieux communs revus et commentés, précédé de "Léon Bloy et Gérard de Lacaze-Duthiers: Deux consciences contre la bêtise" et suivi d'un "Petit lexique d'expressions utiles" (Liège: Presses universitaires, 2019).

¹¹ Gérard de Lacaze-Duthiers résume cela ainsi: "Les anars étaient divisés, les uns ne voulant point défendre un capitaine, comme Zo d'Axa, les autres défendant une idée, comme Louise Michel [...]" *C'était en 1900. Souvenirs et impressions (1895-1905). Les laideurs de la Belle Époque*, vol. 1 (Paris: La Ruche ouvrière – Bibliothèque de l'Artistocratie, 1957) 169. Désormais, toute référence à cet ouvrage sera indiquée entre parenthèses dans le texte, avec l'indication L-D et le numéro de page. Sur la question, voir Sébastien Faure, *Les Anarchistes et l'affaire Dreyfus*, présentation de Philippe Oriol (Paris: Éditions CNT, 2002).

¹² Cet article figure aux pages 289 à 297 du livre, *Prostitués*. Voir la note 7.

Ryner morigène d'abord Dreyfus, petit homme "effroyablement inférieur à sa destinée," "[p]auvre soldat incurable, auquel nul spectacle et nulle souffrance ne purent être éducateurs"; rien ne peut prêter un semblant de noblesse à pareil individu, et rien ne dit non plus que les ennemis de ses ennemis doivent obligatoirement être nos amis: "La victime était faite de la même boue que les bourreaux, et la déesse Douleur fut impuissante à insuffler en cette fange militaire une âme" (Ryner 290).

Si Dreyfus ne vaut guère mieux que ses accusateurs – position qui incitait les anarchistes à éviter de s'engager en sa faveur – Ryner va plus loin en établissant une équivalence morale entre le militaire et son défenseur. Tout comme Dreyfus est incapable de tirer les conséquences qui s'imposent de sa situation, et de condamner l'institution militaire qui le persécute, Zola est un justicier de pacotille qui ne fait que se soumettre à l'autorité judiciaire en faisant appel à elle (et donc en reconnaissant implicitement sa légitimité), et qui ensuite commet la "lâcheté" de s'enfuir en Angleterre au lieu de s'ériger comme il l'aurait fallu contre les abus d'une justice partielle en n'hésitant pas à payer de sa personne. Si "[d]ans la première période, grâce à l'entêtement qui est le fond de sa nature, Zola nous émut par une apparence de bravoure" (Ryner 290-91), on se rend vite compte qu'il ne s'agit que d'un malentendu. Le romancier est un héros malgré lui, qui ne comprend pas les implications réelles de ses gestes et qui surtout, comme Dreyfus, ne tire pas les conséquences évidentes de la situation dans laquelle il se trouve. Acceptant de jouer le jeu, de se soumettre malgré tout à l'autorité des "douze imbéciles que le hasard appelait à juger" (Ryner 292), Zola n'adopte que des demi-mesures dont l'effet final est contreproductif. Petit bourgeois craintif n'ayant su prévoir les implications d'un acte de courage qui le dépasse, "Zola fut celui dont la vaillance inattendue effare la marche brutale et tranquille des puissances. On eut raison d'applaudir son acte révolutionnaire. Mais le geste était supérieur à Zola, dépassait Zola" (Ryner 291). Et Ryner de condamner alors sans appel ce "défenseur fortuit" de la Vérité et de la Justice, "tremblant comme un enfant" (Ryner 292) devant le pouvoir, à la "pensée restée puérile" (Ryner 294). Ressort avec force au milieu de toute cette agitation "la vanité de l'homme de lettres" (Ryner 292), qui se plaint qu'on l'ait suspendu de son grade d'officier dans l'ordre de la Légion d'honneur, "bav[ant] de désir devant tous les hochets" et qui, à la première occasion, dès que son instant de malencontreux courage sera oublié et pardonné, pourra "recommencer à mendier le suffrage d'Albert Vandal et de Jules Lemaître" (Ryner 294).¹³

On reconnaît dans ce ton qui rapproche le critique anarchiste de son équivalent catholique, Léon Bloy, toute la méfiance des révolutionnaires envers ces manieurs de plume désireux de célébrité et soucieux de leur statut social, qui, s'étant rapprochés des anarchistes à l'époque symboliste, s'empressèrent de quitter le navire en perdition une fois que l'éteignoir des "lois scélérates" se fut abattu sur le mouvement.¹⁴ Zola, "grand écrivain inattendu," bourgeois jusqu'à la moëlle et qui plus est – vice impardonnable sur lequel Ryner insiste – patriote, est condamné pour n'avoir pas su garder "une attitude simple et sans défaillance" (Ryner 291) en refusant de

¹³ Albert Vandal (1853-1920) était un historien réputé qui devint membre de l'Académie en 1897 et fut proche de Brunetière. En dépit d'un catholicisme pourtant modéré, il suscita l'antipathie de Ryner. Élu à l'Académie en 1895, Jules Lemaître (1853-1914) fut critique dramatique au *Journal des Débats* et lui-même auteur de théâtre. Il fut fondateur et premier président de la Ligue de la Patrie française, la principale organisation antidreyfusarde.

¹⁴ Victor Méric affirmait qu'"[à] cette époque l'anarchisme était très bien porté. On sortait de l'affaire Dreyfus et la plupart des jeunes gens affichaient des opinions outrancières. Il était de bon ton de se révéler antimilitariste individualiste et de jouer les révoltés. Combien de mes contemporains qui gravitent, présentement, autour de la cinquantaine et ont atteint d'enviables situations, seraient marris si on leur rappelait leur jeunesse libertaire!" Victor Méric, *À travers la jungle politique et littéraire* (Paris: Librairie Valois, 1930)117. Désormais, toute référence à cet ouvrage sera indiquée entre parenthèses dans le texte, avec l'indication Méric et le numéro de page.

jouer le rôle qu'on lui attribue dans la comédie de la justice. Radicale, la position de Ryner est pleinement conforme à sa philosophie individualiste, d'inspiration stirnérienne, maintes fois exprimée et mise en scène dans romans et nouvelles, où des personnages allégoriques confrontent juges et tribunaux en leur niant tout pouvoir au-delà de celui que leur confère la force.

Zola exemplum : Gérard de Lacaze-Duthiers

Une approche sensiblement différente ressort des écrits d'un autre auteur anarchiste cependant proche de Ryner, et appartenant comme lui à la branche individualiste du mouvement: Gérard de Lacaze-Duthiers.¹⁵ Esthéticien, critique littéraire, paléontologue, éditeur, romancier, antimilitariste et pacifiste convaincu, cet écrivain prolifique à l'extrême, figure incontournable du milieu culturel libertaire de la première moitié du vingtième siècle, a produit une œuvre complexe dont on peut dire qu'elle est idéalement prise en étau entre deux surgissements de l'image d'Émile Zola. Lacaze-Duthiers attribue à l'exemple du romancier sa décision de descendre dans l'arène politique. Il décrit dans ses mémoires, publiés en 1957 sous le titre *C'était en 1900*, l'enthousiasme de ses premiers pas dans le militantisme: "Un beau jour je m'écriai, seul de mon espèce, à la Faculté de Droit, pendant le Cours du professeur de Droit criminel: 'Vive Zola!' ce qui déchaîna un beau chahut et me fit expulser séance tenante par les appariteurs" (L-D 154). Et c'est encore le même cri qui retentit dans le titre de son dernier article, publié, au bout d'une carrière de près de six décennies, dans la revue pacifiste *Défense de l'Homme*:¹⁶ "Vive Zola!"¹⁷

Dans ses mémoires, Lacaze-Duthiers consacre dix-neuf longs chapitres à l'affaire Dreyfus, examinant surtout ses implications et ses effets sur le milieu culturel. Cela lui offre l'occasion de fournir des jugements argumentés sur tels soutiens de Zola, comme Francis Jourdain, Gabriel Séailles, Bernard Lazare, Laurent Tailhade, Séverine ou encore le polémiste anarchiste Jean Grave, mais également sur d'autres écrivains envers qui la postérité a été plus compatissante, et qu'il a connus et fréquentés: Octave Mirbeau, Romain Rolland, Charles Péguy, Remy de Gourmont ou Anatole France.

C'est en observant le comportement de la foule lors de l'affaire, que Lacaze-Duthiers trouve abondante matière pour nourrir son individualisme radical, alors en plein développement:

Il faut avoir été témoin des scènes innommables qui se déroulèrent autour du Palais dit de justice pour avoir une idée de ce que la bête humaine ayant perdu tout contrôle d'elle-même est capable de faire, au paroxysme de la haine. C'est un spectacle que l'on n'oublie pas. Je m'étais faufilé parmi cette foule abjecte, qui entourait sa voiture à son arrivée au Palais. Il y avait de tout dans cette foule, des gens de toutes conditions, des fils de bourgeois et des fils du peuple, des jeunes et des vieux, des hommes et des femmes, qu'une psychose collective avait conduits en ces lieux. (L-D 123)

Cette masse bigarrée, cette "bête humaine" – ressouvenance zolienne involontaire ? – réunissant des gens que leur classe et leurs origines devraient séparer ou opposer, qui incarne dans son irrationalité violente ce que l'humanité a à offrir de pire, offre à l'auteur anarchiste un contrepied

¹⁵À propos de cet auteur, je renvoie à mon article "Gérard de Lacaze-Duthiers et l' 'aristocratie': l'idéalisme au service de la révolution," *Histoires littéraires* 20.79 (2019): 13-31.

¹⁶ Revue créée en 1949 par Louis Lecoin, figure de pointe du pacifisme, à qui on doit la légalisation de l'objection de conscience, et qui parut jusqu'en 1976.

¹⁷ Gérard de Lacaze-Duthier, "Vive Zola!" *Défense de l'Homme* 113 (1958): 27-28.

idéal pour faire ressortir avec davantage de force l'image de l'individu indépendant qui la confronte et la défie:

Quelques cris de "Vive Zola!" avaient été poussés, mais sans succès. Je me suis rendu compte, ce jour-là, comme je devais m'en rendre compte par la suite en d'autres circonstances, combien la foule est lâche, ignoble et vile, lorsqu'elle se trouve en face d'un homme désarmé, qui a raison contre tous. (L-D 124)

C'est cette image, celle de l'homme "désarmé," seul, mais n'hésitant pas à affirmer les raisons de la vérité face à la masse fanatisée, qui représente le mieux l'idéal de comportement éthique que Lacaze-Duthiers, pacifiste inébranlable,¹⁸ ne cessera de donner en exemple pendant toute sa carrière d'écrivain propagandiste. Il ne fait pas dans l'apothéose acritique quand il évoque "[c]ertain Zola (Émile), romancier naturaliste, dont l'œuvre avait suscité d'ardentes polémiques, et qui avait vu s'ameuter contre lui toute la clique des gens bien pensants [...]" (L-D 120).¹⁹ Ce qui l'intéresse exclusivement est l'image de la puissance de la "voix [qui] se fit entendre, qui retentit dans le monde entier" et "[a]u milieu des ténèbres qui s'épaississaient de plus en plus" (L-D 119). Zola prend des allures de prophète antique, faisant "preuve d'un magnifique courage," "n'y alla[n]t pas de main morte," "n'écoula[n]t que sa conscience" (L-D 120). Écrivain qui ignore le danger, refuse de se plier devant le pouvoir et parle haut et fort sans craindre les conséquences, le Zola de Lacaze-Duthiers est l'incarnation de l'idéal intellectuel que celui-ci n'a cessé de prôner dans ses ouvrages d'esthétique: l'esprit farouchement isolé, méprisant l'arrivisme, demeurant dans une "tour d'ivoire vivante"²⁰ ouverte à tous les vents de la pensée, qui prépare par ses œuvres l'avenir de l'humanité et n'hésite pas, le moment venu, à s'engager pour la bonne cause sans égard aucun pour les chances de succès de son entreprise. Son Zola qui "savait qu'il allait être victime de son franc-parler" a eu le courage de "quitt[er] sa tour d'ivoire pour accuser les auteurs de ce qu'il appelait 'une des plus grandes iniquités du siècle.' Il n'avait qu'une passion, celle de la lumière. Il ne cherchait point la publicité, mais la vérité" (L-D 120).²¹

Dans sa tentative de faire correspondre Zola à son idéal intellectuel, celui de l'"aristocrate,"²² Lacaze-Duthiers infléchit sensiblement la position rigide de Han Ryner, dont il cite un passage laudateur tiré de *Prostitués*, où il note la valeur "révolutionnaire" du geste zolien, tout en passant sous silence ses critiques cinglantes. Là où Ryner dépeint un Zola avide de

¹⁸ Lacaze-Duthiers fut président de l'Union des intellectuels pacifistes et membre du Comité directeur de la Ligue internationale des combattants de la paix. Dans ses dernières années il fut également membre du comité directeur du Parti pacifiste internationaliste. Il publia dans toutes les revues et dans les journaux pacifistes de l'époque.

¹⁹ Il remarque d'ailleurs que Sébastien Faure, auteur d'un autre "J'accuse" qui eut un écho certain dans les milieux anarchistes, "allait plus loin que Zola, énonçant en bloc les méfaits de la société capitaliste. Il accusait tous ceux qui en sont les représentants, législateurs, magistrats, hommes de caserne et d'Eglise" (L-D 170).

²⁰ Titre de son ouvrage essentiel de 1921, paru chez Félix Alcan.

²¹ Ce jugement doit se comprendre comme la plus haute louange qu'il soit possible à Lacaze-Duthiers d'octroyer à un écrivain. Il fustige en effet régulièrement, dans ses critiques, les "méchantes gens," "[p]lus préoccupés de combinaisons que de Beauté," qui substituent à la création véritable "la réclame et la publicité." Gérard de Lacaze-Duthiers, *Dialogue inactuel* (drame philosophique), suivi de *L'Artistocratie. Histoire d'un mot et d'une idée*, *Cahiers mensuels de littérature et d'art* 108 (1939): 17.

²² Selon Marcel Clavié, "[l]'artistocratie est l'état de sagesse auquel parvient l'homme de pensée et d'action en harmonie avec lui-même: il ne se laisse pas embrigader par les groupes, ni guider par l'intérêt ou la peur. Il est celui qui va de l'avant toujours. Cet homme a contre lui les médiocres qui sont incapables de se guider eux-mêmes. L'artistocratie est le monde de beauté intérieure en conflit avec le monde de laideur extérieure ou médiocratie." Voir l'introduction à Gérard de Lacaze-Duthiers, *La Tour d'ivoire vivante* (Paris: Félix Alcan, 1921) 8.

reconnaissance officielle, Lacaze-Duthiers minimise avec ironie: “Pour le punir d’avoir eu le courage de ses opinions, – un courage qui manque à pas mal d’intellectuels –, il fut rayé de son titre d’officier de la Légion d’honneur, le 26 juillet 1898, ce qui ne lui fit ni chaud ni froid (on la donne à des gangsters)” (L-D 135). Il oppose ainsi Zola à “[t]out l’Etat-Major [...] bande de polichinelles, nantis de grades qui dégradent et d’honneurs qui déshonorent” (L-D 128). Et aussi, en dépit des tentatives fort nombreuses du romancier pour en faire partie, Lacaze-Duthiers souligne que “Zola ne fut point de l’Académie, et pour cause! Il dut se contenter du 41^e fauteuil occupé avant lui par d’illustres écrivains, parmi lesquels Flaubert et Baudelaire” (L-D 201).

Enfin, associant ainsi symboliquement l’auteur des *Rougon-Macquart* aux insoumis français (souvent des anarchistes individualistes) qui s’étaient réfugiés en Angleterre au début de la Première guerre mondiale, Lacaze-Duthiers félicite Zola d’avoir “donn[é] satisfaction” à ceux qui hurlaient “‘Hors de France !’ [...] en s’exilant à Londres, sur les conseils de ses défenseurs. Il en avait assez, ça se comprend!” (L-D 144). C’est que dans sa vision, l’individu a le droit, et même le devoir, de se protéger lorsque les menaces qui pèsent sur lui sont trop écrasantes. D’ailleurs, ainsi que Lacaze-Duthiers, allergique aux étiquettes, avait coutume de le dire, “Quand on est *soi-même*, on risque d’être traité de réactionnaire par les anarchistes, et d’anarchiste par les réactionnaires.”²³

Zola, “homme libre [qui] ne pense pas comme [les] fanatiques,” “empêcheur-de-danser-en-rond” (L-D 122) nanti dans une mesure peu commune de “la faculté de s’indigner” (L-D 142), sert donc d’exemple intemporel pour pousser “les intellectuels indépendants” à “quitter leur tour d’ivoire pour prendre le parti de la Justice et de la vérité” (L-D 145). Il est dépeint comme un idéaliste admirable, faisant preuve de “désintéressement”: “L’Affaire n’avait guère profité à Zola au point de vue pécuniaire. Le tirage de ses ouvrages n’augmentait point pour cela. Il avait refusé de tirer profit de ses articles, ne voulant pas mêler la défense de la vérité à une question de gros sous,” dit encore Lacaze-Duthiers (L-D 253).

Littérairement parlant, le critique n’exprime pas d’opinion sur les qualités de l’œuvre zolienne. La question ne lui paraît guère pertinente. La qualité centrale d’un écrivain, à ses yeux, est l’authenticité par rapport à son caractère, et non l’adhésion à un mouvement, la carte de membre d’une chapelle quelconque, ni *a fortiori* la formulation d’une doctrine susceptible de constituer une école.²⁴ Il n’importe pas tant que Zola soit un “grand” écrivain, mais uniquement qu’il soit un écrivain honnête. L’exemple à donner n’est pas littéraire, il est social. Il faut s’inspirer, non pas du style, mais de l’attitude. Son Zola à lui fonctionne donc comme modèle du comportement que doivent adopter les intellectuels pour mériter pleinement ce titre. Il est “le symbole de l’individu victime de toutes les forces sociales liguées contre lui” (L-D 285). Et l’Affaire est “un enseignement susceptible de réformer leur mentalité. Nous avons vu un être désarmé, seul aux prises avec la société qui dirigeait contre lui ses batteries: État, justice, armée, police, église, autorité, afin de l’envoyer au bagne, parce que tel est son bon plaisir, et pour faire un exemple jusqu’à ce qu’intervienne une poignée d’hommes libres bien décidés à le tirer de ses griffes” (L-D 285).

²³ Lacaze-Duthiers, *La Tour d’ivoire vivante* 42.

²⁴ “J’appelle art tout ce qui est sincère. L’art n’est ni dans les théories ni dans les formules, ni dans les écoles qui le restreignent. L’art n’est pas classique, ni romantique. Il est à toutes les époques aussi vivant, humain. L’art ne s’enseigne pas, il ne s’apprend pas. Aucune règle ne remplace le génie absent.” Lacaze-Duthiers, *La Tour d’ivoire vivante* 165. Sur la base de cette vision de la création, Lacaze-Duthiers s’en prend vertement à tous les “-ismes” (symbolisme, surréalisme, futurisme et autres), coupables de tenter de fabriquer de l’art au moule et d’enrôler les créateurs dans des groupements organisés de façon autoritaire.

Pour Lacaze-Duthiers, la particularité de l’engagement zolien réside dans sa valeur intemporelle. Une “affaire” est terminée, mais bien d’autres restent encore ouvertes et attendent aussi l’arrivée de leur Zola. “Comme tout cela semble lointain et pourtant rien n’est plus près de nous, si l’on considère combien les mêmes erreurs subsistent dans la société présente. Rien n’est changé” (L-D 287), affirme-t-il encore plus de cinquante ans après. Constat amer, qui ne refroidit cependant pas l’enthousiasme de l’écrivain. La dernière phrase de son dernier article – au bout d’une production qui compte des milliers et des milliers de pages – fut: “Poussons, en 1958 comme il y a 60 ans, le cri ‘Vive Zola!’ c’est-à-dire ‘Vive la Justice et la Liberté!’”²⁵

Zola allié objectif: Victor Méric

Victor Méric connut un de ces parcours typiques de nombre de militants de sa période, allant d’un mouvement à l’autre en quête du chemin le plus court menant à la révolution sociale. Même s’il fut assez rapidement déçu, il fut prêt à tout essayer mais sans jamais sacrifier son indépendance d’esprit. D’où des adhésions enthousiastes mais de durée limitée à tel ou tel groupement ou parti, sans jamais jurer fidélité éternelle, mais sans jamais tout renier non plus. À ses débuts, entraîné comme Lacaze-Duthiers et tant d’autres par l’orage de l’affaire Dreyfus, Méric, qui est fils d’un politicien radical, s’affirme anarchiste et le restera longtemps. Il sera par la suite socialiste, puis communiste, le temps qu’on le mette à la porte, et surtout, inébranlablement, antimilitariste et pacifiste. C’est ce Méric-là, toujours cohérent avec lui-même, qui sait gagner la confiance des libertaires, seuls dans la gauche révolutionnaire – du moins après les retournements de veste de la Première guerre mondiale – à ne jamais renier leur allergie aux uniformes. Celui qui avait fait ses débuts sur les pages de la *Guerre sociale* de Gustave Hervé crée la Ligue des Combattants de la Paix en 1931 et le journal qui l’accompagne, *La Patrie humaine*,²⁶ l’organe du pacifisme intégral, dans lequel il incite le lecteur à “suivre sa raison jusqu’au bout, en abattant sans regret tout ce qui encombre la route: vieux préjugés, sottises sentimentales, vestiges d’une éducation funeste. On n’atteindra sûrement la Guerre qu’en dispersant autour d’elle les broussailles de mensonges, d’erreurs, d’épaisse bêtise qui l’entourent et lui font comme un rempart.”²⁷ Ce débroussaillage, il s’en occupe avec une énergie sans pareil. Il est “[i]ndépendant et combatif,” aux yeux de Gérard de Lacaze-Duthiers, pour qui il était “le plus grand polémiste de gauche [...] si ce mot ‘gauche’ avait encore un sens.”²⁸ Question qui ne date donc pas d’hier...

Plus distancé et moins généreux, Miguel Almereyda,²⁹ qui le connaissait bien, a dit de lui que “son esprit critique est trop développé – de sorte que des hommes et des théories, il voit avant toute autre chose, les défauts et les faiblesses.”³⁰ Ce travers est aussi une qualité, celle qui fait les grands satiristes. Méric l’utilise à fond dans son hebdomadaire *Les Hommes du jour* (créé en 1908), où il met au pilori puissants, politiciens, militaires, écrivains... Cette qualité lui rendra plus tard de précieux services dans la rédaction de plusieurs romans décapants, qui offrent un portrait au

²⁵ Lacaze-Duthiers, “Vive Zola!”

²⁶ Le journal dont le titre est emprunté à celui d’un roman de Victor Margueritte dans ses pages nombre de signatures importantes, comme celles de Louis Loréal, Aurèle Patorni, Eugen Relgis, Maurice Rostand, Georges Yvetot ou Marcelle Capy.

²⁷ “Que ferions-nous?” *La Patrie humaine*, août 1931.

²⁸ Gérard de Lacaze-Duthiers. Article nécrologique d’abord paru dans *La Clameur*, republié dans l’ouvrage collectif *Victor Méric, sa vie, son œuvre. Par ses amis* (Paris: Éditions de la Patrie Humaine, 1934) 31-32.

²⁹ Sur ce personnage ambigu et central de l’antimilitarisme de l’époque, on lira le volume d’Anne Steiner, *Révolutionnaire et dandy. Vigo dit Almereyda* (Paris: L’Échappée, 2020).

³⁰ Almereyda, cité dans *Le Maitron* <<https://maitron.fr/spip.php?article155289>> [consulté le 5.10.22].

vitriol de son époque.³¹ Auparavant, toutefois, il lance en 1910 *La Barricade*, dont il sera l'imprimeur et le directeur. Il affirme dans le numéro inaugural de ce journal, qu'on ne trouvera là "point de vaine littérature. Du combat, de la poudre, des coups de pointe et des coups de poing."³² Il ne faudrait pas croire pour autant que l'écrivain propagandiste estime que toute littérature est vaine. Bien au contraire. À ce propos, le nom de Zola, en particulier, a tendance à revenir inopinément dans ses chroniques. Évoquant, dans le feuilleton "Une saison à la Santé," l'emprisonnement que lui valut en 1908 sa dénonciation des crimes de l'armée française au Maroc, Méric se plaint que la bibliothèque de la prison ne soit pas bien achalandée:

Une quarantaine de volumes qu'on met à notre disposition et qu'on nous change tous les trois mois sur notre demande. Les bouquins sont reliés de toile grossière et noire, tamponnés au cachet administratif. Nous y trouvons du Jules Verne – oh ! mon enfance! – du Mayne-Reid, du Balzac, ma foi! Zola est absent. Il n'a pas encore conquis droit de cité dans les prisons de la troisième République.³³

Méric, lui, fait pour une fois le contraire de Zola: à ceux qui lui conseillent de s'enfuir à l'étranger, il rétorque qu'il vaut mieux se constituer prisonnier et donner par là aux camarades l'exemple de la résistance active.³⁴ Mais cette différence mise à part, les liens sont profonds. En fustigeant dans un de ses articles "Les Honnêtes Fripouilles" – "ceux à qui le mensonge, la ruse, l'hypocrisie, le vol, les saletés, les courbettes, les combinaisons louches ont pu procurer d'excellentes places, des croix et des prébendes," Méric s'exclame: "Que le Dieu des Révolutions nous préserve à jamais d'appartenir à une telle bande, d'être rangé dans cette répugnante catégorie d'individus, dont un personnage de Zola disait, ou à peu près: 'Quelles canailles que ces honnêtes gens!'"³⁵ L'allusion zolienne semble surgir spontanément, signe d'un substrat culturel commun dans son milieu. Plus délibérément, en 1910, *Les Hommes du jour* consacre, en hommage à Zola, un numéro spécial censé commencer à dessiner les contours de l'héritage du Maître, alors que les passions soulevées par son action se sont quelque peu atténuées, sans pour autant s'être calmées encore.³⁶

³¹ On doit mentionner en particulier *Les Bandits tragiques* (Paris: Simon Kra éditeur, 1926) et *Les Compagnons de l'escopette. Roman de sac et de corde* (Paris: Éditions de l'Épi, 1930).

³² "Déclaration de naissance," *La Barricade* 4 juin 1910.

³³ Feuilleton no. 5, "Novembre," *La Barricade* 30 juillet 1910.

³⁴ "Des amis me disaient: 'Tu es fou. C'est idiot de renoncer ainsi à la liberté. Fiche le camp en Belgique. Il y a des précédents. À la fin du second empire, les condamnés politiques passaient allègrement la frontière. Il y a quelques années encore, les Drumont et les Rochefort prenaient le train pour l'Angleterre avant même de savoir au juste s'ils étaient poursuivis. Et Zola? Et celui-ci? Et celui-là? Le premier devoir, quand on prêche la liberté aux autres, est de la conserver pour soi-même. Etc. Etc.' Je répondais: 'Possible. Mais les temps ne sont plus les mêmes. Nous sommes tenus de donner quelque peu l'exemple. Nous nous sommes faits les propagateurs de théories dangereuses. Il faut bien payer un peu si on veut continuer de conseiller. [...] Ah! non! pas d'escapade de ce genre. Allons tranquillement tirer notre année.'" Victor Méric, "Une saison à la Santé," *La Barricade* 2 juillet 1910). La question est débattue longuement dans les feuilles de *La Barricade*, notamment dans le numéro du 25 juin 1910, où deux lettres répondent à la question "Devons-nous aller en prison?" – l'une en faveur et l'autre contre.

³⁵ *La Barricade* 30 juillet 1910. La citation exacte vient du *Ventre de Paris*: "Quels gredins, que les honnêtes gens!" est l'exclamation de Claude Lantier qui vient clore le roman.

³⁶ On y trouve des articles d'un ton assez hagiographique, mais aussi d'autres plus distancés, comme celui d'Élie Faure, qui définit la philosophie de Zola "rudimentale [sic]" et se plaint de sa récupération, après l'Affaire. Il conclut non sans une certaine déception: "Quand il mourut, il était presque mûr pour le Panthéon démocratique. On n'y manqua pas. Il y est." Élie Faure, "Hommage à Émile Zola," *Les Hommes du jour* 5 (1911), Hors-série. Une fois de plus, dans *La Barricade*, en 1913, Méric défend la mémoire de Zola contre Léon Daudet dans son article "Ne parlons pas de corde..." *La Barricade* 5 octobre 1913.

C'est un Méric encore jeune mais aux idées déjà bien formées, qui, le 5 octobre 1902, suit le corbillard de Zola jusqu'au cimetière Montmartre. L'expérience le porte à confier au *Libertaire* quelques réflexions, intitulées "Les chacals,"³⁷ dans lesquelles apparaissent déjà clairement les éléments de base de la conception qu'il se fait de Zola et de son influence. Plutôt que de simplement tâcher de neutraliser, par des louanges souvent dithyrambiques, les insultes cinglantes dont l'écrivain fait l'objet, Méric opère à rebours des attentes, estimant qu'"[i]l faudrait pour l'édification de nos descendants recueillir précieusement tout ce qui fut déversé d'immondices sur le cadavre du Maître. La besogne serait plutôt ingrate. Mais [...] ne serait-ce pas le meilleur des hommages rendus à la mémoire de Zola?" (Méric 1902).

En effet, "[m]ieux que tous les éloges," estime-t-il, "la fureur de ses ennemis – qui sont les nôtres – s'exhalant en clameurs ordurières jusque sur les marches de sa tombe, constitue un hommage éclatant. L'avenir en lequel Zola plaçait toute sa foi, espérant, attendant de lui la réparation et la justice, contempera avec stupeur cet amoncellement de fange" (Méric 1902). Vient alors l'énumération de ces "ennemis communs," de la masse desquels ressortent Henri Rochefort, ou plutôt "le vieux gâteux de l'*Intransigeant*" et Édouard Drumont, l'"ancien mouchard de l'Empire," qui "n'a jamais oublié un certain Sanier qui lui ressemble terriblement ni une certaine *Voix du Peuple* qui nous a tout l'air d'être la *Libre Parole*" (Méric 1902).³⁸ Souvenirs, ceux-là, tirés de *Paris*, roman-clef dans l'évolution du dernier Zola, selon les anarchistes,³⁹ et surtout roman à clef où sont croqués bien des personnages marquants de l'époque, dont justement le chef de file des antisémites, Édouard Drumont lui-même. Méric voit vraisemblablement juste en estimant que "Zola l'a marqué au fer rouge" et que "[ç]a suffit pour expliquer sa rage" (Méric 1902).

Comment, toutefois, expliquer la fascination qu'éprouve Méric? Son Zola apparaît comme un homme du peuple doué de qualités simples: honnêteté, persévérance et amour du travail. Il est "le *grand ouvrier* de justice et de vérité, le *robuste et patient travailleur* qui sut par son *formidable labeur* s'imposer à l'admiration de tous ceux qui pensent" (nos italiques) (Méric 1902). Sa figure parvient à réconcilier le marteau de l'ouvrier et la plume du savant, ou, pour reprendre les mots mêmes de Méric dans un autre contexte, à incarner, "comme disent les anarchos des causeries populaires," le véritable "travail intellectuel."⁴⁰ Si la juste célébrité de Zola reste associée à son rôle dans l'affaire Dreyfus, "cette bataille gigantesque où il soutint avec un admirable courage, armé simplement de sa foi en la Vérité, l'assaut des troupes réactionnaires, moines, sabreurs, plumitifs et justiciards coalisés contre la Liberté," Méric n'est pas non plus indifférent au travail littéraire du romancier (Méric 1902). La Vérité et la Liberté, en majuscules comme le veut la rhétorique du temps, ne méritent pas d'être poursuivies exclusivement dans le domaine politique; la valeur de Zola vient aussi de ce qu'il a fait à "l'époque où, seul dans la presse, il bataillait contre

³⁷ Victor Méric, "Les chacals," *Le Libertaire* 11-18 octobre 1902. Désormais, toute référence à cet article sera indiquée par Méric 1902.

³⁸ Si *La Voix du Peuple* du roman de Zola est une version fictive de *La Libre Parole*, ce titre correspondait toutefois à celui d'un des quatre journaux de Proudhon, publiés entre 1847 et 1850. On peut s'imaginer que Zola, dont on connaît le peu de cas qu'il faisait des thèses du philosophe anarchiste, auquel il avait consacré un chapitre de *Mes Haines*, n'avait pas laissé au hasard le choix de cette homonymie.

³⁹ Voir aussi Robert H. McCormick, "Fourier, 'le vrai Messie' du *Paris* de Zola," *Les Cahiers naturalistes* 44.72 (1998): 247-62. McCormick souligne l'ambiguïté possible dans la réception du roman, estimant que les "rêves" des anarchistes dans *Paris* sont négatifs, mais que ceux-ci les lisent comme s'ils étaient positifs. Malentendu toujours possible lorsqu' "[u]n livre historique sur l'anarchie finit, dans une vision non-historique d'un avenir immuable, en livre prophétique" (253).

⁴⁰ Victor Méric, "Une saison à la Santé," *La Bataille* 30 juillet 1910.

les préjugés littéraires de ses contemporains, menait le bon combat contre un Romantisme absurde et suranné, luttait ardemment et violemment pour la Vérité dans l'Art" (Méric 1902).

Le premier mérite de Zola serait d'avoir su dégager la littérature de son temps de la gangue idéologique d'un romantisme dégradé, pour en faire le véritable reflet de la société. La représentation de la Vérité en littérature, permise par la nouvelle approche naturaliste, apparaît alors comme la prémisse à la réalisation de la Justice dans la société. Les deux sont étroitement liées. Au vieux mensonge éculé romantique, véhicule d'un aristocratismes périmé, s'oppose la rude franchise naturaliste, qualité intrinsèque des couches populaires profondes dont elle surgit. Pour affirmer la Vérité face aux puissants, il faut aussi pouvoir leur dire, plus populairement, leurs quatre vérités. C'est ce que fait le Zola que Méric raconte aux lecteurs de *La Barricade*. Ouvrier aux "mains robustes," il a construit "patiemment" un "monument de beauté et de vérité" et est un homme qui leur ressemble (Méric 1902). Ainsi, "l'auteur de *Mes Haines*, le chantre inspiré du peuple de *Germinal*, le pamphlétaire de 'J'accuse,' le grand et probe écrivain, l'homme de cœur et de courage de l'Affaire, qui assumait toutes les haines et toutes les colères pour la défense d'un malheureux," voit sa valeur confirmée par la violence des attaques qu'on lui réserve, même après sa mort (Méric 1902). Comme cela est coutumier dans la presse anarchiste chaque fois qu'il s'agit de défendre un écrivain attaqué par le pouvoir, on fait appel au jugement sans faille de la postérité, considérée par définition plus à même d'identifier et d'apprécier les véritables qualités de ces auteurs victimes de campagnes de dénigrement ou, encore pire, de la "conspiration du silence."⁴¹ La vengeance sera posthume et tardive, mais ne manquera pas. Méric conclut, assez prévisiblement au fond, que "[p]our tout ce qui pense, l'auteur des *Rougon-Macquart* est l'objet des admirations et des estime"; il aura mérité une "gloire impérissable" et même s'il "n'est plus, [...] son nom et ses œuvres survivront, resteront dans toutes les mémoires" (Méric 1902).⁴²

Ce déploiement de rhétorique convenue, qui ne fait que réaffirmer la foi dans une victoire finale de la bonne cause en dépit de tous les obstacles, n'empêche pas Méric de savoir que la permanence dans les mémoires, aussi éternelle qu'on la prévoie, peut toujours s'accommoder d'un coup de main. Or, il se trouve que Méric le critique, le démolisseur, a aussi une autre face: il peut, s'il le veut, être éducateur. C'est dans ce sens qu'il s'engage en 1909 dans la création de la collection *Les Portraits d'Hier*, sous-titrée "Études sur la Vie, les Œuvres et l'Influence des Grands Morts de notre temps."⁴³ Il s'agit là d'une série destinée à un lectorat curieux sans être nécessairement très cultivé, rédigée en un langage direct et soigné, sans complications théoriques mais sans condescendance aucune pour le lecteur. Y participent entre autres des auteurs et des

⁴¹ Le thème de la "conspiration du silence" revient souvent dans la presse anarchiste pour dénoncer la malhonnêteté des médias bourgeois, qui refusent de célébrer les mérites d'écrivains libertaires dont les œuvres vaudraient autant ou davantage que celles des romanciers à la mode. Parmi les victimes les plus communément admises de cette conspiration figure Han Ryner, impitoyablement marginalisé par une institution littéraire réactionnaire selon les anarchistes.

⁴² Quinze ans après la mort de Zola, Méric affirme encore, dans un encadré pour *Paris-Soir* – le journal fondé par Eugène Merle –, que celui-là, à qui "on avait prophétisé une chute rapide," "est plus vivant que bien d'autres qui ne sont pas morts." Victor Méric, "Émile Zola," *Paris-Soir* 16 juin 1924. Méric publiera encore le "25^e anniversaire d'Émile Zola," dans *Le Soir*, en date du 7 novembre 1927, et le 19 novembre de la même année, dans le même journal, un article intitulé "Mon point de vue sur un maître." Notons qu'il aurait également consacré un long article à "Émile Zola raconté par sa fille," *Le Progrès civique* 3, 10, 17 décembre 1927, qu'il nous a été toutefois impossible de nous procurer.

⁴³ Victor Méric, "Émile Zola," *Les Portraits d'Hier. Études sur la Vie, les Œuvres et l'Influence des Grands Morts de notre temps*, no. 1 (15 mars 1909). La brochure paraît deux fois par mois et compte 32 pages, illustrées. Ce premier numéro comprend un portrait inédit de Zola par Félix Vallotton. Désormais, toute référence à cette brochure sera indiquée entre parenthèses dans le texte, avec le numéro de page.

critiques réputés tels Léon Werth, Gustave Hervé, Manuel Devaldès, l'esthéticien et historien de l'art Élie Faure et le peintre Paul Signac. Parmi les morts en question, figurent, entre autres, les noms de Baudelaire, Balzac, Marx, Ibsen, Vallès, Daumier, Michelet. Mais le premier numéro, qui paraît le 15 mars 1909, est consacré à Émile Zola. Choix qui n'a rien d'anodin ni d'aléatoire. Zola est un mort que les anarchistes auraient aimé voir rester un peu plus longtemps sur terre. Méric se donne ici la tâche de résumer l'homme et l'œuvre pour son public, d'en souligner l'unité et la logique, et de justifier ainsi son positionnement au premier rang d'un panthéon idéal d'auteurs libertaires, qu'ils se soient avoués tels ou pas; en tout cas, des écrivains suffisamment honnêtes pour être parvenus de manière autonome, à travers leurs études et leur analyse de la société, à des conclusions voisines de celles des anarchistes.

À neuf ans de distance du portrait ébauché pour les lecteurs de *La Barricade*, Méric, qui s'appuie en grande partie sur les témoignages de Paul Alexis, choisit une approche biographique, car “[p]our mieux comprendre Zola il faut le suivre dans la vie” (11). Reprenant sa première méthode, il choisit de faire suivre les considérations biographiques par une liste des principales accusations portées à l'écrivain, dans le but “de dégager la véritable personnalité d'Émile Zola, en combattant pied à pied les critiques générales dont on l'accable” (28).

Le portrait initial de Zola insiste sur ses qualités d'homme du peuple, comme s'il s'agissait avant toute chose de distinguer l'écrivain de ces autres membres de sa catégorie qu'on a plutôt tendance, dans le milieu, à considérer des parasites. On souligne son caractère “simple,” “honnête,” ainsi que son “courage tranquille” et sa “foi ardente” dans la justice (10). Pour contrecarrer les accusations selon lesquelles Zola, fils d'immigrés, est un métèque, l'écrivain est décrit comme un “travailleur patient et obstiné,” qui “fait songer [...] à un vigoureux paysan, un de ces paysans tenaces, robustes et optimistes de France” (11-12).

Comme preuve d'authenticité, Méric souligne l'enfance pauvre du romancier, suivie, une fois Zola monté à Paris, d’“une existence de misères et d'épreuves” (13), une “période de noire misère” (14) qui fait que “[d]urant d'interminables années, Zola connut les affres de la faim” (15).

Ces détails biographiques, allusifs et symboliques, servent à enraciner Zola dans le terreau du public auquel Méric s'adresse. Mais le mouvement de la représentation doit être double. Il s'agit à la fois de montrer un Zola qui est comme tout le monde et ressemble à ses lecteurs populaires, et une *individualité* décidée, dans le respect de la mouvance à laquelle Méric appartient à ce moment de son évolution idéologique. Celui-ci s'étend donc en particulier sur la défense de Manet que Zola entreprend dans ses articles de *L'Événement*. Leur mérite se trouve dans le fait que leur auteur “se dressait contre les illustres de son temps et s'attaquait aux traditions”: “Cette période de lutte,” qui “est peut-être la meilleure de son existence littéraire” (17), acquiert tout son sens dans le fait que l'appui que Zola réserve au peintre est une conséquence logique du fait “qu'il l'a défendu, comme il défendra dans sa vie toute individualité franche qui sera attaquée” (18). Et Méric de citer alors directement Zola, qui affirme sur un ton très libertaire: “Je suis toujours [...] du parti des vaincus. Il y a une lutte évidente entre les tempéraments indomptables et la foule. Je suis pour les tempéraments et j'attaque la foule” (18).

Ces bases – origines pauvres et populaires conjuguées avec un caractère individualiste marqué – étant posées, il s'agira ensuite de montrer comment l'œuvre de Zola est douée d'un caractère unique, qui “se développe logiquement” (6) – qu'elle est donc effectivement une démonstration scientifique, par conséquent impossible à falsifier, à saisir (ou à rejeter) dans son ensemble. Pour illustrer cette logique interne à l'œuvre, Méric relève la dénonciation omniprésente dans les romans des pouvoirs coupables des injustices sociales contemporaines, à savoir, dans l'ordre, Église, Armée, Argent, Politique, Magistrature, Presse (6).

Plutôt que de fournir des exemples tirés du corpus romanesque zolien, Méric choisit de défendre le romancier à partir de l'image déformée que donnent de lui ses adversaires. Il se concentre sur quatre des critiques essentielles qui lui sont portées. Nous passerons sur deux d'entre elles, dont les implications ne sont pas centrales ici,⁴⁴ pour examiner les deux qui touchent la littérature et l'idéologie.

Zola, affirment ses adversaires (Han Ryner, on l'a vu, était du nombre), "manque de psychologie" (19). Si Méric avoue sans difficulté que "l'homme intérieur fut fermé à Zola," il estime qu'il a su "en revanche [...] analyser l'âme des foules avec une maîtrise et une passion que nul écrivain n'a atteint avant lui, pas même Balzac, qui demeure inférieur à ce peintre minutieux et puissant, au style large et coloré" (20). En effet, "[c]e qui préoccupe, avant tout, Zola, est l'étude de la vie, débordante, entière, pleine. Ses héros ne constituent pas des cas particuliers, ce sont des types généraux, incarnant des catégories, des classes d'individus" (20). On reconnaît là aisément la même analyse que Lukacs fournira par la suite au sujet de Balzac. Si ses personnages peuvent ressembler à des "automates," Zola sait prêter aux foules et aux milieux une "intensité prodigieuse" (31). Ces remarques permettent à Méric d'attribuer à l'œuvre de Zola un caractère particulier qui la rapproche, tout en la différenciant, de ce romantisme contre lequel l'écrivain s'était prononcé: "[E]n même temps qu'il s'avère l'observateur rigoureux de l'homme, Zola devient le poète épique de son époque" (20). Le Zola de Méric, guère psychologue et ne cherchant pas à l'être, passe enfin pour une réincarnation moderne de Victor Hugo, porteur d'un même progressisme généreux, mais débarrassé des oripeaux mystiques du romantisme pour revêtir un habit scientifique plus susceptible de toucher de près la réalité. C'est comme si Méric voulait répondre d'avance aux objections de Laulerque, le personnage des *Hommes de bonne volonté* de Jules Romains, qui disait, reprenant une vision assez commune: "C'est des anarchistes qu'on peut dire qu'ils ont été de vieux romantiques, avec tout le désordre, le faux lyrisme, la confusion d'esprit que ça comporte."⁴⁵ Le ton épique, toutefois – fondamental – fait du naturalisme un romantisme épuré.⁴⁶ Le critique peut alors différencier Zola non seulement des tenants de l'art pour l'art, ou des symbolistes qui les ont suivis, mais aussi de ces autres romanciers réalistes dont les écrits étaient dénués des préoccupations sociales zoliennes. La réalité, laisse entendre Méric, est que Zola, qui ne cherche pas à être un stylisticien, ne devrait pas être jugé à cette aune. Cela permet au critique d'affirmer la supériorité, très particulière, de l'écrivain sur ses concurrents, tout en prenant ses distances vis-à-vis de la dernière production zolienne (celle qui pourrait cependant être lue comme étant la plus proche idéologiquement de la pensée anarchiste): "Ce qui est vrai, c'est que Zola n'a pas l'écriture artiste. Il ne recherche pas la couleur des phrases et n'use pas du pointillisme littéraire comme les Goncourt. Il ne recherche pas davantage la précision du terme, le vocable juste comme Flaubert, ou la notation exacte fixée dans une phrase simple et courte comme Maupassant" (21-22). Cela est à la fois un avantage et un inconvénient, car "[s]es romans, surtout les derniers, abondent en répétitions, en clichés, en détails fatigants sur lesquels il insiste et revient trop souvent" (22).

Nous intéresse de même ici le reproche de pessimisme, car il permet à Méric de partager, à réflexion, des considérations d'ordre littéraire et de revenir une fois de plus sur celui qu'on a coutume d'appeler le troisième Zola. Cette tare morale, qu'une mentalité religieuse bornée peut

⁴⁴ Il s'agit du reproche de plagiat et de celui de faire de la littérature ordurière.

⁴⁵ Jules Romains, *Les Hommes de bonne volonté* I, *Éros de Paris* (Paris: Flammarion, 1932) 105.

⁴⁶ Pour l'article "Poésie" de l'*Encyclopédie anarchiste*, Méric résuma en peu de mots l'opposition dont il est question, relevant aussi le *fond* romantique présent chez Zola: "Contre le romantisme, c'est la croisade naturaliste, d'abord avec Zola qui, malgré lui, reste imprégné de ce qu'il appelle la 'sauce romantique.' Le romantisme, au fond, n'est fait que de couleurs et d'images. La réalité lui échappe. Telle est la nouvelle thèse." Victor Méric, "Poésie," *Encyclopédie anarchiste*, 4 vols, éd, Sébastian Faure (Limoges: Presse d'É. Rivet, 1925-1934) 2074.

seule lui attribuer, paraît à Méric tout particulièrement étrangère au romancier. En effet, “[c]e qui caractérise [...] Zola, c’est son large esprit de bonté, une pitié immense et débordante qui embrasse les hommes, les bêtes et les choses, qui va de la plante à l’animal” (26). Cette compassion, qu’on qualifierait de cosmique, importe car elle donne lieu à des observations que les anarchistes ne pouvaient pas dénier: “À chaque page, à chaque instant, son amour pour la vie apparaît. Ses personnages, si mauvais soient-ils, il se penche sur eux, nous démontre qu’ils ne le sont pas foncièrement, que c’est le milieu social qui les pourrit” (26). Mais l’élan qui porte Zola à mettre en scène dans ses romans sa fascination pour la vie peut aussi mener à des positions que l’anarchiste, et en particulier le néo-malthusien qu’il était, apprécie beaucoup moins.⁴⁷ Méric reprend alors les arguments que ce courant particulier du mouvement libertaire, dont l’influence est fort sensible en ces années, avait fortement opposés au Zola des *Quatre Évangiles*:

Selon nous, Zola s’est trompé grossièrement [dans *Fécondité*]. Il n’a pas su voir que la femme doit, avant tout, être affranchie du fardeau de la maternité. Son amour des grandes familles l’a empêché de noter la misère et la douleur qui résultent du trop grand nombre d’enfants dans un ménage de pauvres gens. Puis ce chant continuel à la famille, au “ventre sacré,” aux “germes,” à la femme féconde devient agaçant. Cette Bible des femmes en gésine est franchement ennuyeuse. *Fécondité* est peut-être le plus mauvais roman de Zola, avec *Travail* et *Vérité*, évangiles enfantins où l’auteur se répète pendant des centaines de pages. (27, n. 2)

À travers ces remarques peu amènes, Méric met plus clairement en lumière son attitude par rapport au romancier. S’il approuve l’évolution de l’homme – qu’il reconnaît avoir été inévitable, car inscrite dans la nature même de sa vision littéraire et sociale du monde, il n’approuve guère, en revanche, sa concrétisation romanesque, réservant ses éloges pour le Zola *d’avant* – celui qui était, au fond, anarchiste sans le savoir.

Ayant établi que “[l]’histoire de Zola est celle de son évolution intellectuelle” et que “d’un bout à l’autre de son existence littéraire, [il] n’a fait que marcher vers plus de vérité et plus de justice” (28), Méric accueille les bras grands ouverts celui qui n’a cessé de s’en prendre à l’église, au capitalisme, à l’armée, à l’alcool – toutes des cibles anarchistes classiques. De plus, il tient à remarquer la cohérence profonde de Zola: “Son *J’accuse* n’est pas d’hier. Il date du jour où Zola a pris la plume” (29). En effet, ce qui, chez l’écrivain, est remonté à la surface dans les dernières années, a toujours été bien visible pour un observateur objectif et non prévenu. Il n’est guère surprenant, dès lors, que le romancier se soit montré progressivement plus ouvert aux propositions libertaires, allant jusqu’à apporter son soutien, ainsi que Méric le rappelle, à la campagne lancée en 1899 par le journal *l’Homme Libre* pour obtenir la grâce de divers anarchistes condamnés au bagne. Ce geste, de la part de celui qui avait une fois refusé de signer une pétition en faveur de

⁴⁷ Méric présente ce qu’il appelle le “Néo-Malthusisme” dans la brochure *Le Problème Sexuel. Libre maternité – fécondité – dépopulation* (Paris: Édition de Génération Consciente, 1909). Il y montre comment “le néo-malthusisme” touche au problème social. Il pose, en principe, que “tant que les individus ne seront pas maîtres de procréer à leur gré, ils ne pourront sensiblement changer leur condition sociale” et touche également au problème féministe: “[T]ant que la femme ne sera pas délivrée de la maternité obligatoire, il lui sera impossible de s’affranchir réellement et d’échapper à la tutelle de l’homme comme au joug de la société” (7-8) (l’original de cette citation est en caractères majuscules). Pour ce faire, il puise largement dans des œuvres littéraires, notamment *Fécondité* de Zola, mais cite aussi Alfred Naquet, Paul Adam, Jules Claretie, Sully-Prudhomme, Laurent Tailhade, Guy de Maupassant, Jehan Rictus, Anatole France, Huxley, Platon, Montesquieu, et Léon Frapié.

Jean Grave,⁴⁸ démontre “quelle évolution s’était accomplie dans l’esprit de Zola et comment le bourgeois paisible, éclairé par les lueurs de ce grand drame que fut l’affaire Dreyfus, en était arrivé à des conclusions révolutionnaires” (28, n. 3). Ces conclusions sont aisément formulées: “On peut voir, par ses derniers livres: *Travail, Vérité*, dans *Paris*, déjà, que le socialisme avait entièrement conquis son esprit.” Mais l’écrivain qu’est aussi Méric ne peut s’empêcher d’ajouter en note – en des termes encore plus directs: “Ce n’est pas que nous admirions outre mesure ces Évangiles [?]. Les derniers romans de Zola nous paraissent devoir compter parmi les plus mauvais. *Travail*, par exemple, n’est que le recommencement de *Germinal*, délayé, allongé, surchargé d’inutiles détails et agrémenté d’une ‘vision de l’avenir’ plutôt puérile” (29).⁴⁹ C’est en fait tout comme si le critique libertaire identifiait une incompatibilité fondamentale entre le positionnement idéologique de l’œuvre et sa valeur littéraire: plus celui-là se révèle, plus celle-ci s’étiole. Mais au fond, ces “tâtonnements” (30) sont des preuves d’humanité et d’honnêteté, et s’il est difficile de concilier parfaitement ces pulsions discordantes, la tâche n’est pas impossible: “Deux êtres différents se heurtent dans Zola et finissent par s’harmoniser. Le réaliste d’une part, qui s’efforce de voir les choses froidement et de les peindre d’un pinceau implacable; et l’idéaliste, que conduit un désir de plus en plus fort de justice, de bonté et de beauté” (28).

Loin de produire une étude purement hagiographique en l’honneur de l’écrivain disparu,⁵⁰ Méric choisit de relever les parentés entre les conceptions de Zola et celles des anarchistes tout en notant leurs divergences (notamment autour des problématiques néo-malthusiennes) et en soulignant des critiques reliées d’ordre strictement littéraire. Il déplore l’aveugle “fatalité” qui a provoqué la disparition “absurde” (4) de l’écrivain pour mieux évoquer tout un avenir potentiel qui ne saura plus jamais se concrétiser:

[Q]uand on songe aux services que Zola, vivant encore dix années, aurait pu rendre à l’humanité, quand on pense aux projets qu’avaient formés ce travailleur infatigable conduit par une lente évolution à une vision plus claire des problèmes sociaux et humains, on se prend à maudire cette bêtise sournoise, haineuse, atroce, des choses [...] s’acharnant, elles aussi, contre ce qui est juste et beau.⁵¹ (4)

Humain, trop humain, le Zola que Méric offre aux lecteurs des *Portraits d’Hier* incarne les valeurs concrètes et populaires que les anarchistes considèrent les leurs. C’est un “homme d’action et de travail” qui a su donner un “bel exemple d’énergie et de ténacité” (31). Et surtout, en dépit de toutes les critiques et tentatives de récupération dont il a pu faire l’objet, une analyse honnête de

⁴⁸ Ce refus avait valu bien des inimitiés à Zola parmi les libertaires. On l’accusa également d’avoir refusé de signer, en 1894, une pétition en faveur d’un autre anarchiste, Lucien Pemjean, “arrêté pour cause de prétendu complot,” et ensuite une autre encore, “en faveur de Cyvoct dont l’innocence était reconnue de tous et qui avait été envoyé au bagne pour un délit de presse.” Son engagement pour Dreyfus fut initialement reçu avec méfiance par certains sympathisants libertaires, convaincus que Zola n’acceptait de s’exposer que pour défendre ceux qui ont des “protecteurs puissants” ou des “parents riches.” Yvanhoé Rambosson, “Un Crapaud,” *La Plume* 212 (15 février 1898): 104-05.

⁴⁹ Notons le choix de cet adjectif, que Han Ryner avait déjà utilisé pour parler de la pensée de Zola.

⁵⁰ Pensons aux témoignages réunis dans le *Livre d’hommage des lettres françaises à Émile Zola* (Paris: Société libre d’édition des gens de lettres, 1898), dont plusieurs relevaient également la concordance entre le nouveau Zola – celui de l’affaire Dreyfus et de *Paris*, encore très récent – et l’anarchisme.

⁵¹ La thèse de l’accident ne fut pas unanimement reçue chez les anarchistes. Dans ses mémoires, Lacaze-Duthiers note: “En fait de doigt de Dieu, on en acquit la preuve par la suite, c’était une main criminelle qui avait bouché le toit de la cheminée qui aboutissait à la chambre à coucher du romancier, une main de bon français, naturellement, patriote et nationaliste, qui avait cru par ce geste venger l’honneur de l’armée.” *C’était en 1900...* (D-L 255).

son parcours ne peut conduire qu'à une seule conclusion, éminemment rassurante pour le public visé: "Celui-là est à nous, bien à nous, rien qu'à nous" (5).⁵²

Pour un naturalisme anarchiste: André Girard

Les auteurs libertaires font preuve de fortes réticences lorsqu'il s'agit d'adouber des mouvements littéraires. Lacaze-Duthiers estimait que "[I]es 'écoles' ne sont que des fantaisies plus ou moins tapageuses de quelques esprits en mal de gloire. Les 'groupements' ont du bon quand il ne s'agit pas de s'admirer en famille, ou d'obéir aveuglement aux ordres d'un chef."⁵³ Il ne constituait en cela aucunement une exception dans son milieu. En raison de quelques recoupements fin-de-siècle, l'anarchisme a longtemps été rapproché du symbolisme, mais cette parenté a été surévaluée. Au-delà des débats centrés sur les qualités et les défauts de Zola ou d'autres écrivains reliés au naturalisme, il faut toutefois relever une similitude, une parenté idéale intéressante entre le mouvement politique et le mouvement littéraire, dont la théorisation pointe dans les écrits d'André Girard, l'un des contributeurs les plus actifs aux *Temps Nouveaux* de Jean Grave.⁵⁴ Girard semble considérer le naturalisme comme une concrétisation logique, mais insuffisante, d'une analyse incomplète des causes du dysfonctionnement social. La sociologie en ses débuts, uniquement capable d'identifier des problèmes sans s'élever jusqu'à la recherche des solutions, serait ainsi sur la même longueur d'onde que le naturalisme, simple prise de conscience des inégalités sociales, étape préliminaire s'arrêtant à la lisière d'une action véritable:

Plus tard, abandonnant la nue où elle s'égarait pour redescendre sur la terre, l'intelligence humaine s'appliqua à étudier de près les phénomènes vitaux et leurs rapports réciproques, soit chez le même sujet, soit d'individu à individu. Analyse sèche comme une nomenclature, simple enregistrement de faits ou "documents," d'où toute conclusion est encore absente, sauf encore ce renoncement pessimiste, cette malédiction de la vie, dus, en raison du manque de coordination dans les données, à l'ignorance des causes primordiales et par conséquent du remède. Cet état d'esprit inspira le "naturalisme": La littérature de cette période ne fait pas, comme sa devancière, fi de la vie; elle se donne la peine de l'étudier, estimant qu'en la nature, il n'est rien qui mérite le dédain. Cependant sa morale est encore une morale de désespérance. Les œuvres de Flaubert, de Zola, par exemple, pour citer les deux plus marquants, se terminent toujours par un abandon, par une malédiction de la vie, un désir vers l'existence de brute. Pour eux, le bonheur semble consister dans l'existence végétative, sans idéal, sans préoccupation du lendemain.⁵⁵

⁵² Cette conclusion fait écho aux mots avec lesquels Francis signait, en première page du *Libertaire* (4-11 octobre 1902), l'annonce de la mort de Zola: "Nous nous refusons autant à pratiquer le culte d'un homme que celui d'un dieu; nous ne voulons pas déifier nos admirations, même les plus chères; nous ne dressons d'autel ni de piédestal à qui que ce soit. Mais nous pouvons penser que nous venons de perdre un *ami*." En ce qui concerne Francis, c'est probablement Francis Jourdain, fils de l'architecte Frantz Jourdain. Voir *Zola au pays de l'anarchie* 151.

⁵³ Gérard de Lacaze-Duthiers, *Au tournant de la route. Regards sur la société* (Paris: Félix Alcan, 1914) 321.

⁵⁴ À propos de Girard, on lira la Préface à la collection de ses textes éditée par François Gaudin et Françoise Guerard, *Dictionnaire de l'anarchie* (Paris: Honoré Champion, 2021) 7-16. Les citations de cette section sont toutes tirées de divers articles de cet ouvrage. Sur l'évolution des opinions de Girard sur Zola, on verra la discussion que j'en offre dans mon ouvrage *Émile Zola au pays de l'anarchie*.

⁵⁵ Girard, "Pessimisme" 242-43.

Perceptif, mais dans des limites précises et trop exigües, le naturalisme tel que Girard le voit est incapable de s'élever de lui-même au stade supérieur logique de son développement, qui le verrait passer de la représentation des injustices à la proposition de solutions pratiques ayant une authentique possibilité de réalisation. Un autre dogme naturaliste, déjà relevé chez Victor Méric, trouve naturellement un écho dans la vision du théoricien anarchiste: l'importance essentielle du milieu dans la formation de la personnalité. Dans le cadre de la pensée anarcho-communiste préconisée par Girard, il importe en effet de prendre ses distances à la fois par rapport à une vision trop négative de la nature humaine (assez commune dans les milieux anarchistes individualistes) et une vision trop optimiste, d'inspiration rousseauiste, également mais inversement détachée de la réalité. En critiquant les positions des autoritaristes, Girard remarque comment ces derniers croient que

[l'] homme [...] a besoin d'être protégé contre son semblable; le proverbe latin *Homo homini lupus* (l'homme à l'homme est un loup) est à propos cité à l'appui de cette assertion. Et l'on se refuse à considérer l'homme autrement que comme une bête malfaisante prête à se jeter sur ses semblables et à les dévorer.

Jean-Jacques Rousseau, en prétendant que l'homme est bon et que c'est la civilisation qui le pervertit, est tombé dans l'erreur inverse. L'homme n'est en soi ni bon ni mauvais. Il n'est que ce que le fait le milieu dans lequel il vit.

L'influence prépondérante du milieu sur les actes humains est capitale dans l'appréciation morale et sociale de ces actes. Avec le développement des théories transformiste et évolutionniste, l'importance de cette influence a de plus en plus été admise. De cette reconnaissance découlent des conséquences toutes nouvelles au point de vue moral et social, éliminant progressivement la notion tout à fait empirique de l'amélioration de l'homme par le châtement ou la coercition.⁵⁶

Or, si l'importance cruciale du milieu – et donc de tout ce qui peut, à commencer par l'éducation, l'améliorer – est une réalité sur laquelle anarchistes et naturalistes semblent s'accorder facilement; l'anarchiste, dans sa critique du système pénal, touche aussi à cet autre principe scientifique cher aux naturalistes: l'importance de l'hérédité.

Dénonçant l'inefficacité et la cruauté inutile de l'administration de la justice et des peines qu'elle inflige aux coupables, Girard, fidèle à la notion évolutionniste de l'éducation individuelle et de la transformation sociale chère aux anarchistes, conclut:

Or, c'est de la folie de prétendre, par un procédé aussi sommaire, aussi philosophiquement embryonnaire, qu'un emprisonnement ou tout autre châtement corporel, corriger une âme humaine dont les instincts sociaux et sociables ont reçu des influences déviatrices non seulement depuis la naissance, mais peut-être héréditairement, depuis plusieurs générations. Sont-ce quelques jours, quelques mois même, de ce prétendu et problématique redressement qui contrebalanceront l'effet de ces influences séculaires?⁵⁷

Partant de bases si communes – souci de la dénonciation des injustices sociales, influence du milieu, de l'éducation et de l'hérédité dans les agissements humains –, anarchisme et naturalisme semblent ainsi être quasiment deux manifestations identiques (l'une dans le domaine

⁵⁶ Girard, "Anarchie" 32.

⁵⁷ Girard, "Anarchie" 33.

philosophique et politique, l'autre dans le domaine littéraire) d'un principe unique. Mais l'anarchisme, tel que le conçoit Girard, a la supériorité d'être une sorte de "naturalisme optimiste," qui ne se laisse pas décourager et qui, loin de se complaire dans la dénonciation stérile, admet comme horizon possible la réalisation d'une *Justice* qui fournira à un Zola en pleine transformation un de ses derniers titres.

Lorsque Zola mourut fin septembre 1902, grand nombre d'anarchistes doutèrent de la thèse d'un accident. Il leur apparaissait évident que le grand romancier, dont l'évolution idéologique leur semblait aller depuis quelque temps nettement dans leur sens, avait été la victime de la réaction. Le drame dû au hasard, le doigt de Dieu, constituent des explications bien peu satisfaisantes quand on fait au quotidien l'expérience des chocs non seulement d'idées, mais de coups de poing, de bâton ou de pistolet. D'où aussi les inévitables suppositions, qui servent également la cause en l'absence de celui qui aurait pu les confirmer ou les infirmer. Zola eût-il vécu, se serait-il révélé au monde comme un Pierre Froment de la littérature?⁵⁸ Dans un appel publié dans *Les Temps Nouveaux*, un lecteur qui propose d'aller déposer une gerbe de fleurs sur la tombe de Zola justifie son initiative en affirmant: "S'il ne fut pas un anarchiste, il fit beaucoup pour l'idée, et il me semble qu'il a droit à toute notre reconnaissance."⁵⁹ On a pu dire que "nul autre grand romancier n'a été aussi radicalement incohérent, d'un point de vue philosophique ou religieux, que Zola."⁶⁰ Si on ne sait pas quelle aurait été son évolution, on sait du moins quelle a été celle de son image dans l'imaginaire d'une idéologie qui a failli de peu trouver en lui l'apôtre qu'il lui fallait pour asseoir sa légitimité culturelle.

⁵⁸ Personnage d'homme de science anarchiste, protagoniste du roman *Paris* (1897-1898).

⁵⁹ *Les Temps Nouveaux* no. 23, du 24 septembre au 10 octobre 1902.

⁶⁰ "No other great novelist [...] is more radically incoherent on the philosophical or religious level than Zola." Philip Walker, *Germinal and Zola's Philosophical and Religious Thought*, Purdue University Monographs in Romance Languages, vol. 14 (Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins, 1984) 87.